

Cahiers de l'Étoile
3^e année, N^o 14

Mars - Avril 1930

5

GIDE "SUIVANT MONTAIGNE"⁽¹⁾

par BENJAMIN FONDANE

A SUPPOSER que la coutume subsistât de faire signer par l'éditeur un certain nombre d'idées qui précèdent un texte, par quoi l'auteur, de manière impersonnelle, prend la liberté de parler de soi, comme d'une tierce personne et délibérément s'accorde de juger de la sorte sa propre pensée et de mieux mettre à nu son propre mécanisme, ajoutant ou retranchant du texte lui-même, et par avance, ce qu'il lui semble nécessaire que soit dit une fois pour toutes — j'aimerais bien que le lecteur pût prendre connaissance, avant d'entamer l'étude présente, de la note qui suit :

(1) *Essai sur Montaigne*, est le dernier ouvrage que Gide vient de faire paraître aux Editions de la Pléiade, après l'avoir publié dans la *Nouvelle Revue Française*, sous le titre : « *Suivant Montaigne* », de beaucoup plus significatif. La vérité est que Gide a beau l'intituler « essai » ; ce n'en est pas un ; il s'agit bien plutôt d'un acte de foi et qui vise bien au-delà de Montaigne.

Je demande pardon au lecteur qui ne connaîtrait pas, ou très peu, l'œuvre de Gide, d'en parler dans cet article comme s'il le connaissait, comme s'il était censé le connaître. Quelle que soit la place que l'avenir lui réserve, et nous nous méfions des pronostics sommaires, ce qui apparaît d'ores et déjà évident, c'est que Gide est à l'heure actuelle un des écrivains les plus présents, je veux dire les plus représentatifs de ce temps, qu'aucune question, qu'aucune angoisse, qu'aucun trouble de notre temps, ne lui sont restés étrangers et ne serait-ce qu'à ce titre, la lecture de son œuvre m'apparaît indispensable. Qui ne l'a pas encore lu, le lira. Par rapport aux problèmes les plus aigus de notre époque, de la façon dont il a su en son temps signaler Nietzsche, se saisir de ce qui était le plus troublant dans Dostoïewsky, traduire et prêcher en quelque sorte les *Proverbes de l'Enfer* de Blake, poser en termes nets le problème du Démon, de Dieu, de l'inquiétude humaine, Gide s'est mis lui-même et délibé-

aiguilles à coudre tenant lieu des aiguilles du sapin, n'est-ce point se laisser charmer par l'anecdote, par la trouvaille, par une imagination somme toute discursive, froidement combinatrice, exempte de la Nécessité propre à la vision et au cauchemar lyrique ? Il y aurait là plutôt manie systématique, règle de jeu qu'obsession profonde, inéluctable de toute la Réalité dont les aspects changeants à l'infini, semblent vouloir nous dérober à jamais leur mystère ancien. L'arbre du tableau de Sima ne « surprend » pas par un aspect empiriquement absurde et *compliqué*. L'origine des choses, les choses mêmes, la Chose est *simple*, inconcevablement.

Au premier plan de certains tableaux de Sima, un corps immense, une molaire de démiurge surplombe. Serait-ce la dent du Dieu-Mangeur ? Peinture qui n'est pas de ce monde.



— « Douze ans d'attente lecture (1917-1929) et d'obscur expérience intérieure ont permis à l'auteur de cet article de prendre contact, non seulement avec la pensée de Gide, mais aussi avec les réalités dont elle n'a cessé un seul instant d'alimenter le cœur et de continuellement remettre en question l'importance angoissante et terrible.

« Tour à tour lecteur, disciple et adversaire de son œuvre, il n'a un seul moment rompu ou perdu de vue l'intérêt qui l'attachait à une aventure spirituelle qu'il jugeait des plus fécondes, dont il a été fécondé et dont il espérait (il voudrait l'espérer encore) une solution qui marquât une étape nette dans la bataille engagée depuis Nietzsche pour une plus grande libération de l'homme.

« L'analyse qui va suivre et qui sent peut-être, malgré des réserves de fait, la mêlée et le sang, ne peut être envisagée que de ce point de vue et prise en premier lieu comme un hommage à un esprit (dont on ne dénonce la désertion qu'en tant que manquant aux promesses de son propre message) vu sous le seul rapport d'une attente dont il avait été constamment l'objet, décevante.

« En aucun cas, l'auteur ne veut abandonner au hasard d'un malentendu facile une partie de son propre drame, ni

rément, sachant les risques et les périls qu'il courait, dans le centre du problème spirituel. Alors même qu'il écrit et publie *Corydon* ou *Si le grain ne meurt*, où la défense rien moins qu'objective de l'homosexualité l'entraîne à la conception d'œuvres de second ordre, à la perte du « centre » spirituel, par l'importance exagérée qu'il est amené à donner à un fait humain aussi légitime qu'un autre, à le détacher en quelque sorte de son ensemble, pour faire face à l'hypocrisie régnante, alors même que, se compromettant consciemment, il encourt le reproche de vouloir se compromettre, et d'en jouir outre mesure, il n'en reste pas moins debout, vivifiant son prestige, qu'il ait eu le courage de se compromettre en acceptant d'avance la kyrielle de conséquences qu'on connaît, celle d'écrire de mauvais livres d'abord, des livres de scandale, de s'interdire par la suite, à tout jamais, tel fauteuil à l'Académie française, tel prix Nobel. On sait que l'écrivain allemand Thomas Mann, dernier bénéficiaire de ce prix, déclarait à la presse que ce prix devait en premier lieu couronner d'autres activités que la sienne, celle de Gide en premier.

n'accepte d'être solidaire d'attaques, dont l'injustice n'a d'égal que leur sottise, de la part de gens n'ayant point l'excuse péremptoire d'avoir au préalable, osé se compromettre, ne fût-ce qu'une fois pour cette cause, ni d'avoir été mis dans la *nécessité* d'abandonner une position qui eut son moment de grandeur, afin de pouvoir, plus librement, par la suite, dépasser le point déjà acquis et essayer, comme on le dit dans le langage de la circulation, de le « doubler », pour se porter délibérément de l'avant. »

« Je ne sais plus ni prier ni même écouter Dieu. Et pourtant, j'ai le mépris de ma sagesse et à défaut de la joie qu'il me donne, toute autre joie m'est ôtée... Quoi! suis-je donc aujourd'hui comme si je ne l'avais jamais aimé? »

A. GIDE (*Numquid et Tu*)

« Heureux celui qui ne se condamne pas dans ce qu'il approuve. »

SAINT PAUL, cité par GIDE.

Certes, chez aucun de nos grands contemporains, la seconde vue, je veux dire l'esprit, le sens, l'expérience religieuse — ou mieux : le besoin métaphysique, ne tient la place que l'on se figure, ou qu'on ne cesse de lui souhaiter. La Métaphysique, ni la Morale, ni le Réel, ni le Miracle, ne sollicitent la vie intérieure d'un Paul Valéry, d'un Marcel Proust : Valéry se satisfait outre mesure d'un univers de racines et de rapports ; il cherche un principe formel qui puisse poser sur des lois rigoureuses une réalité mélodique ; toute sa recherche passe en-deçà de la raison (1). Marcel Proust se satisfait d'encore moins ; dans sa vie intérieure, où seules, conjuguées, la maladie et la solitude jouent à quatre mains, pas une intervention soudaine, pas la moindre explosion ; en aucune chose, en aucun moment,

(1) La haine manifeste que Valéry voue à Pascal et à son cri : « Le silence de ces espaces infinis m'effraie... », son reproche à Pascal de n'être pas resté physicien et « d'avancer » les sciences, sont bien significatifs de la manière dont Valéry craint le trouble et le circonscrit ; s'il n'était pas venu d'un mathématicien, il ne se serait même pas cru obligé d'en tenir compte.

Proust ne touche au discontinu, si ce n'est le discontinu de la mémoire : il ne lui arrive jamais de noter comme Pascal : « feu ». Quelle hâte de combler sa solitude ! à quoi d'autre servirait sa mémoire ? il n'a qu'à ouvrir les écluses ; mais que lui rapporterait-elle, sinon de l'écoulé, du vécu ? et même si la vie est une grâce, qu'est-ce que s'en ressouvenir seulement ?

Chez Picasso, au contraire, et aussi chez les surréalistes, nous ne sommes plus au cercle des indifférents : il y a chez eux tourment, insatisfaction, trouble profond, révolte ; il y a haine du transcendantal, bien qu'amour déraisonné du miracle ; mais liés, hélas ! à une ambition formelle, à un vœu d'ordre esthétique : jamais leur pure voix n'arrive à le traverser (1).

Seul parmi ceux qui répondent de leur personne de la qualité spirituelle de ces temps, Gide a toujours avoué, et avoué, des tourments moraux d'abord, religieux ensuite. Trop souvent ces tourments, ces inquiétudes lui ont été vivement et injustement reprochés pour que nous puissions lui distraire une bonne part d'une fortune durement gagnée ; mais d'avoir souffert pour une cause, d'en avoir été la victime ou le martyr, cela rend-il les comptes plus clairs et cela doit-il nous détourner de la légitime tâche de vérifier si la cible était une vraie cible, et si ses adversaires, par peur, et nous, par confiance, ne l'avons pas « surfait » ? Et s'il était victime malgré lui ? Je sais, je sais qu'à la mort d'un soldat il nous est interdit de nous demander s'il est mort de sa propre mort, en héros, ou s'il est mort par obéissance à la volonté des autres, en lâche. Mais ici combien moindres sont les risques, le problème ne

(1) J'évite ici à dessein de nommer Claudel, les hommes ayant trouvé, et dès la première heure, la vérité la plus proche d'eux, sans l'enrichir de leur propre drame, sans connaître le drame, n'étant point propres à mes yeux à servir de « référence » en ces matières.

touchant guère qu'à la cause de l'esprit ! A une autre fois le problème « éthique » chez Gide. Aujourd'hui, au premier plan, posons son visage religieux.

Très peu connu entre les livres de Gide est le cahier *Numquid et tu* (1), écrit pendant la guerre où, après maintes recherches inquiètes, sa croyance au Christ s'affirmait nette, indélébile. C'est pourquoi son récent « essai » sur Montaigne, intitulé d'abord *Suivant Montaigne*, risque de ne pas effrayer beaucoup de gens ; de *Corydon* à cet essai et même de *Si le grain ne meurt*, la distance n'est pas farouche, le chemin reste navigable. Si seulement on le prend pour un essai, on s'étonne qu'il soit si maigre ; et que pouvait-on dire de nouveau sur un tel sujet ? en discuter l'érudition et les faits, voilà qui me semble oiseux ; enfin, si ce n'est que cela, libre à Thibaudet d'en parler. Mais alors, cet « essai » perd la moindre signification et je fais trop confiance à Gide pour ne pas essayer de voir s'il n'y a pas double fond. Des révélations sur Montaigne ? non. Sur Gide ? sans doute.

Seul, disais-je, parmi les hommes qui répondent des directions spirituelles de ce temps, Gide possède (bien qu'à un moindre degré qu'on ne le pense), des antennes qui plongent dans l'univers religieux ; seul il baigne dans une sorte de vie intérieure d'où, par moments, sortent ces cris, ce timbre aigu, ces accents singuliers qui sont le meilleur de son écriture et qui font qu'on chérit en lui, en retrait de ce qu'il donne, je ne sais quelle chose qu'il refuse. En dépit de certaine générosité apparente (ou acciden-

(1) *Numquid et Tu*, écrit pendant la guerre, a paru, pour la première fois, en 1922, tiré à soixante-dix exemplaires non mis dans le commerce et a été réimprimé en 1926, cette fois pour le public, bien qu'à « tirage limité », dans la collection des *Ecrits Intimes*, publiée sous la direction de Charles du Bos aux Editions de la Pléiade, J. Schiffrin. Il est important de signaler, d'ores et déjà, que la préface dont il fait précéder le livre est datée de 1926. Il s'y avoue encore ni catholique, ni protestant, mais bien « chrétien ».

touchant guère qu'à la cause de l'esprit ! A une autre fois le problème « éthique » chez Gide. Aujourd'hui, au premier plan, posons son visage religieux.

Très peu connu entre les livres de Gide est le cahier *Numquid et tu* (1), écrit pendant la guerre où, après maintes recherches inquiètes, sa croyance au Christ s'affirmait nette, indélébile. C'est pourquoi son récent « essai » sur Montaigne, intitulé d'abord *Suivant Montaigne*, risque de ne pas effrayer beaucoup de gens ; de *Corydon* à cet essai et même de *Si le grain ne meurt*, la distance n'est pas farouche, le chemin reste navigable. Si seulement on le prend pour un essai, on s'étonne qu'il soit si maigre ; et que pouvait-on dire de nouveau sur un tel sujet ? en discuter l'érudition et les faits, voilà qui me semble oiseux ; enfin, si ce n'est que cela, libre à Thibaudet d'en parler. Mais alors, cet « essai » perd la moindre signification et je fais trop confiance à Gide pour ne pas essayer de voir s'il n'y a pas double fond. Des révélations sur Montaigne ? non. Sur Gide ? sans doute.

Seul, disais-je, parmi les hommes qui répondent des directions spirituelles de ce temps, Gide possède (bien qu'à un moindre degré qu'on ne le pense), des antennes qui plongent dans l'univers religieux ; seul il baigne dans une sorte de vie intérieure d'où, par moments, sortent ces cris, ce timbre aigu, ces accents singuliers qui sont le meilleur de son écriture et qui font qu'on chérit en lui, en retrait de ce qu'il donne, je ne sais quelle chose qu'il refuse. En dépit de certaine générosité apparente (ou acciden-

(1) *Numquid et Tu*, écrit pendant la guerre, a paru, pour la première fois, en 1922, tiré à soixante-dix exemplaires non mis dans le commerce et a été réimprimé en 1926, cette fois pour le public, bien qu'à « tirage limité », dans la collection des *Ecrits Intimes*, publiée sous la direction de Charles du Bos aux Editions de la Pléiade, J. Schiffrin. Il est important de signaler, d'ores et déjà, que la préface dont il fait précéder le livre est datée de 1926. Il s'y avoue encore ni catholique, ni protestant, mais bien « chrétien ».

telle) — celle des Nourritures terrestres, — le fin fond du cœur de Gide apparaît à mes yeux comme une sorte de profonde avarice. Il ne promet presque pas, de peur de devoir tenir. Et promet-il de bonne foi, qu'il regrette de l'avoir fait et ne craint rien tant que de se limiter, se compromettre (1). Sa personne, soit pure source, soit intelligence exacte, ne cesse de s'avouer mobile, vive, pénétrante, ne quittant point le réel, ce cher vieux, mais ne s'y collant pas trop, pour ne pas s'y oublier. Tel qu'il est, il tient, sur le plan de l'esprit actuel, un des tout premiers rôles. C'est pour cela, justement, que je ne saurais trop à la légère le tenir quitte. Que s'il prétend trouver, je veux être avec lui, toucher sa certitude, et s'il vient à changer d'avis, ou de matière, c'est toujours avec lui que je suis, ne le lâchant pas d'un pas. Il ne s'agit guère ici de se dérober et l'entière responsabilité de Gide m'apparaît absolument indispensable.

— Hem ! que demandez-vous ? vous n'êtes pas sans avoir remarqué... — Si, si, mais je ne crois pas pouvoir refuser à Gide le droit de changer ; il ne me déplaît guère qu'il change ; et aussi souvent que possible. Mais je veux que ce principe du changement soit en lui, et non en quelque versatilité d'humeur, et qu'il n'y ait point seulement de sa part une spéculation sur le hasard ou une curiosité d'ordre livresque pour le bric-à-brac humain.

Que l'écrivain de *Numquid et tu* soit le même que celui de *l'Essai sur Montaigne*, qu'à défaut du Christ l'ombre de Nietzsche, dont il a traversé les ténèbres, lui réservât une issue qui lui permit de rejoindre Montaigne — et cela, sans

(1) Se compromet-il, qu'il ne le fait pas de sang-froid, mais avec rage et comme s'il avait conscience de défendre une mauvaise cause, trahissant sa nature morale profonde, passant de la contemplation qui lui est naturelle à l'action qui lui est fermée, état psychique qu'il a très bien dessiné d'ailleurs dans ses *Prétextes*, en parlant du Hamlet de Sarah Bernhardt.

fracas, sans panique, sans bafouillage, sans conversion éclatante — voilà qui est pour étonner même une nature moins excessive que la mienne. Je ne crois pas être d'esprit quaker ; cependant, peut-on être avec Montaigne, sans être contre le Christ ? et sans être contre Nietzsche ? (1). S'il s'agit de deux hommes distincts, de deux hommes discontinus, reliés par la mince passerelle d'un nom, celui de Gide, le hiatus, visiblement aurait dû être béant. Est-ce le même homme et qui passe d'un plan spirituel à l'autre sans trop faire attention ; il y a alors indifférence à ces plans spirituels en soi, il y a recherche d'autre chose et c'est là, dans cette recherche, que Gide doit être interrogé ; c'est là seulement qu'il saurait répondre. Que peut-on chercher dans les Evangiles, dans Nietzsche — et aussi dans Montaigne ? Pas Dieu, en tous cas. Et si c'est uniquement la justification de l'homme, de l'homme tel qu'il est, et non tel que l'on veut qu'il soit, la recherche de Gide n'est point religieuse. Ce que Gide a alors cherché dans les Evangiles, ce sont plutôt des arguments, des textes justificatifs de certains actes moraux baptisés par Nietzsche : « humains, trop humains », tous ceux qui, dans la condition humaine, sont définis par la contrainte qu'on leur fait subir, par l'acte d'insurrection qu'ils produisent. Ce que Gide a alors cherché dans l'Evangile, c'est uniquement la source du Bien et du Mal — cette « éthique » dans laquelle on s'obstine toujours à voir Dieu, cette éthique qui est le seul endroit où Dieu ne puisse raisonnablement se tenir sans se détruire. La joie ! bien entendu, c'est la joie qu'a cherchée Gide — car même lorsque de bonne foi il adresse ses prières au Christ, ce qu'il demande, et tout de suite, c'est le

(1) A moins que Gide, qui a tant souligné l'expérience de Baudelaire, affirmant qu'il sentait en lui « une postulation simultanée pour Dieu et pour Satan », ne se couvre de ce précédent pour affirmer sentir une postulation simultanée pour le Christ et pour Montaigne. C'est possible. Je voudrais bien seulement qu'il l'affirmât ; qu'on la sente vraie.

summum bonum, c'est la « félicité », c'est « l'éternité », et dès ici-bas, sur la terre. Très ingénieusement, il obtient des textes saints une interprétation, qui me semble par ailleurs solide, et par laquelle le Christ promet de faire participer, non pas plus tard, non pas ailleurs, mais tout de suite, celui qui croit, à la vie éternelle. Je crains que ce ne soit pas ici la foi pure, mais la foi parce que... Si c'étaient les Evangiles qui ruinaient ses convictions et Saint-Paul qui les flattait, je crains fort que Gide n'eût pas choisi pour directeur le Christ. Car la morale, le péché, priment chez Gide son sentiment religieux ; mais jamais, que je sache, il n'a osé s'autoriser de la morale pour, couvert d'elle, se tourner contre Dieu ; c'eût été de meilleur aloi ; il s'est vite assuré, au contraire, qu'elle ne défendait pas à l'homme *ceci* ou *cela*. Il s'est beaucoup plu à ces « ceci et cela » précisément. « Ceci et cela » ne lui étaient pas indifférents du tout — et je lui en sais gré : mais pour les sauver, il n'a eu que le recours de lutter contre un certain catholicisme, au nom d'un prétendu protestantisme. Il n'a pas osé s'attaquer honnêtement à Dieu ; il a préféré épaissir le malentendu, le servir.

Que si quelque chose d'autre que Dieu vient à autoriser l'homme à être ce qu'il est, voilà que Gide abandonne Dieu. Il a hâte même de le quitter, et cherche et se satisfait de sa nouvelle rencontre, pourvu qu'elle ait quelque apparence de lui donner raison. Et ce sera la Raison tout de suite. Il affirme apercevoir en tout homme un penchant pour la sainteté et tout de suite se porte du côté opposé et se réjouit de la mort prématurée d'Etienne de La Boétie, parce que son influence sur Montaigne risquait d'enlever à celui-ci son assiette humaniste (1).

Déjà, dans son poème *Bethsabé* il s'était demandé :

(1) Idée, semble-il, jetée au courant de la discussion, à Pontigny.

« Car que ferait l'homme si, derrière chacun de ses désirs se cache Dieu ? » Et voilà que derrière les « désirs » de Montaigne, Dieu ne se cache plus du tout. Mais qui est-ce qui investit Montaigne du droit de sanctifier le « naturel » de s'en délecter, d'y trouver sa mesure ? Tout ce qui a lieu dans la nature lui semble bon, et en lui-même, encore plus. Qu'il dise « que sçai-je ? » je ne peux le croire : c'est là un merveilleux artifice dialectique, mais artifice quand même. Je garde une forte impression que Montaigne *croit savoir* très bien ce qu'il avance. Il ne craint rien tant que l'incertitude. Et s'il se passe de Dieu (ou l'ignore, en le flattant), ce n'est point qu'il ne veuille d'une certitude toute faite, c'est que déjà cette certitude lui semble douteuse, qu'il n'est déjà pas très loin de lui demander des pièces justificatives, et un passeport en règle, si possible, au sceau de la raison. Ne pouvant trouver un ciel ferme, il se décide à une terre ferme, mais la terre manquant à ses pieds, il descend dans « le battu le plus boueux », et plus bas, si possible : et y cherche « seurté », espérant, de bonne foi, trouver dans la moyenne, dans la majorité, l'omnitude, la fréquence des cas, ce que les pôles humains lui avaient constamment refusé. Il se plaît à cette « trouvaille » tout naturellement, et il jouit de sa pente, car s'il mettait sa recherche dans l'effort et non dans le laisser-aller, dans la signification de l'exception et non dans les lieux communs, il aurait tôt fait de découvrir qu'il n'y a pas plus de « seurté » dans son « battu le plus boueux », ni plus bas, ni aussi bas qu'on descende. Il n'y a « seurté » nulle part.

Chez Gide tout au contraire, il ne s'agit pas d'une acceptation des faits tels quels, mais d'un « maladroit besoin d'épaissir la vie », d'une « certaine propension aussi à supposer le clandestin ». Chez Gide, le « naturel » est un miracle continu : « Je vis et cela est magnifique ». Il aime non seulement ce qui fortifie la vie, mais aussi ce qui la

détruit et fait de chaque événement une sorte de « deus ex machina », dont il n'épuise jamais le bonheur d'être. Que Gide puisse donc, non seulement après *Numquid et tu*, mais après tout son œuvre, prendre Montaigne pour du sol ferme, qu'il puisse à tel point le faire sien que celui-ci devienne presque lui-même (1), que Gide accepte volontairement de se tromper jusqu'à se calomnier soi-même, voilà qui fait douter que Dieu soit autre chose qu'un « intermédiaire » dans sa recherche. Mais cela n'est pas non plus pour m'inquiéter outre mesure. Ce que je crains surtout,

(1) Je sais bien que s'il fait tellement sienne la pensée de Montaigne, ce n'est point tant pour souligner une prétendue ressemblance d'attitude devant la vie — rien ne ressemble moins à Montaigne que Gide et l'écart est au profit de celui-ci — que pour tirer bénéfice d'une comparaison purement extérieure au sujet de la répercussion de leur œuvre et des reproches qu'on leur a adressés, accablant très adroitement des adversaires d'ailleurs bénins, d'une responsabilité nouvelle, celle d'avoir en quelque sorte tiré sur Montaigne alors qu'ils n'avaient cru toucher que Gide.

Mais voilà que Gide est sujet à trop souvent trouver du Gide dans ses maîtres et je commence à craindre qu'il n'y ait dans son choix en premier lieu, attirance pour ce motif. Ne dit-il pas les mêmes choses sur Dostoïewsky — et pourtant Montaigne et Dostoïewsky... « Dostoïewsky reste celui dont on ne sait comment se servir. On trouve en lui de quoi mécontenter chaque parti. Car il ne se persuade jamais qu'il eût trop de toute son intelligence pour le rôle qu'il assumait, ou qu'en vue de fins immédiates, il eût le droit d'incliner, de fausser cet instrument délicat. » (GIDE, *Dostoïewsky*, p. 50.) Pour le même motif, j'm'étonne depuis des années de ne pas voir Gide découvrir la pensée de Chestov, à la fois « immoraliste » et mystique, où il aurait certainement trouvé de la substance gidienne à l'état pur, ce qui lui aurait permis de ne pas recourir — pour de si mauvaises raisons — à Montaigne.

Je me fais un plaisir de dénoncer moi-même l'identité de tel point de vue avec telle réflexion de M. Charles du Bos qui, dans son *Dialogue avec André Gide*, reprochait à celui-ci de ne tirer de l'Évangile, en sautant les difficultés, que ce qu'il pouvait y avoir en elle de *gidien*. Malheureusement, mon article était écrit lorsque je vins à lire le livre de M. du Bos. Ce livre dont, à l'avenir, aucun exégète de Gide n'aura épuisé la richesse, et presque la pléthore, des points de vue, m'aurait, certes, largement aidé à dénouer mainte question embarrassante. Je ne veux point manquer l'occasion de dire ici combien la critique de faits spirituels de M. Charles du Bos s'apparente à la manière *microscopique* de toucher aux faits psychiques de Marcel Proust, combien l'un et l'autre sont esclaves de leur mémoire surpeuplée. Un Proust de la critique — *mutatis mutandis*...

c'est l'emploi du mot Dieu chez Gide et le néant en quoi son expérience intime brusquement se transforme. Que Gide renie Dieu et trois fois de suite s'il lui plaît, voilà à quoi j'applaudis de tout cœur. Qu'il le renie parce que le Bien et le Mal s'y trouvent mal fondés, quoi de plus légitime ? Dieu n'est pas dans l'Éthique et voilà que Gide, au lieu d'abandonner l'Éthique pour trouver Dieu, abandonne Dieu pour trouver une base à l'Éthique. Il s'aperçoit que Dieu ne l'intéressait qu'en tant que père du Décalogue, des actes permis et des actes défendus, qu'en tant que père de cette loi qui vint pour que le péché fût (Saint Paul). S'il va désormais à Montaigne, j'entends qu'on le suive ; on ne quitte une expérience que pour une autre plus périlleuse ; et que pourra bien offrir Montaigne, qui épuise le cœur de Gide ? Si je le suis, c'est que l'espoir m'habite de le voir aussi quitter Montaigne ; et de le voir le renier par trois fois. Mais j'entends bien qu'à chaque fois il renie le Dieu précédent ; on ne saurait les garder de conserve ; non seulement cela serait inutile, mais cela serait scabreux. Le Christ ou Montaigne — ensemble ils n'ont rien à se dire, même conviés à la table de Gide (1).

Déjà, lorsque jadis Gide écrivait qu'il a peur d'agir, c'est-à-dire de limiter par ce qu'il fait ce qu'il pourrait faire (2), cela sonnait bien son Montaigne. Mais je ne saurais reprocher à Gide d'avoir en soi un Montaigne inavoué ; à la seule condition qu'il fût inavouable. Cette complaisance envers soi-même, au plus facile de soi, et ce goût pour le laisser-aller, le sien, et cette morale du *naturaha non sunt turpia*, et ce désir obscur que rien ne fût une énigme, et que rien ne méritât la peine de bouger le doigt

(1) « Oh ! j'invite à ma table le Dieu ! » (GIDE : *Considérations sur la Mythologie grecque, Morceaux choisis*, page 185).

(2) GIDE, Conversation avec un Allemand, dans *Incidences et Morceaux choisis*.

— cela est du Montaigne en nous tous. Que Gide en arrive là délibérément, voilà une triste fin, mais une fin quand même. Ce qui seul importe en ce moment, c'est qu'il n'y ait personne pour piper les dés ; je le veux un peu moins lucide, mais de beaucoup plus honnête. L'est-il ?

Voilà que s'identifiant à Montaigne, bien à tort et conduit par des apparences trompeuses, il se croit obligé de le défendre d'être « si capon que cela », bien qu'il donne lui-même, une page plus loin, des preuves évidentes que Montaigne l'était bien. Voilà aussi que Gide s'avance un peu trop lorsqu'il prétend que « rien ne nous est devenu plus étranger que cette querelle, que le plaidoyer de Pascal pour établir la misère de l'homme » et sacrifie ainsi Pascal (dont quelques-uns encore subissent le tourment) à Montaigne (dont personne plus n'a cure). Voilà aussi qu'après avoir dit de Montaigne que « c'est aux dépens de Don Quichotte que, peu à peu, grandit en lui Sancho Pança », il n'a pas le courage, ayant déserté l'esprit, de désertier également la *lettre* d'une position où l'on croyait qu'il se tenait, qu'il jugeait avantageuse, et se lance dans des affirmations gratuites : « Sur cette route, qui me paraît être celle même de Nietzsche, Montaigne... » Je sais bien que Gide ajoute aussitôt : « ne s'aventure pas très avant », mais s'y était-il tant soit peu aventuré ? Était-ce vraiment la même route ? Certes, je ne disconviens pas que Nietzsche se soit servi de l'effort des humanistes, dont celui de Montaigne, de leur claire intelligence à légitimer les faits, à dénoncer les mobiles moraux, et à relativiser l'absolu chrétien ; il en a fait son miel. Mais était-ce là la route, est-ce bien là qu'il faille chercher l'aventure et « le souvenir de je ne sais quel grand forfait ? » Même s'il flattait à l'occasion ses collaborateurs de hasard, s'il attachait un grand prix à ces matières premières, Nietzsche ne pouvait que les mépriser. Que ferait-il de la molle dynamite de Montaigne ? c'est de ses tunnels qu'il

aurait eu grand besoin, de ses percées. Et il aurait souhaité que Montaigne fût un peu moins clairvoyant, et un peu plus voyant. De l'imprudence, de l'impudence, voilà qui eût été davantage du goût de Nietzsche, que la tempérance précautionneuse et cette peur du risque. Un Montaigne avouant qu'« en quelque manière qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fust-ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculasse » aurait trouvé en Nietzsche un assez mauvais accueil. Pour le besoin de sa cause, Nietzsche, je le sais, pourra louer Galilée d'avoir *sauvé sa vie* en reniant sa vérité, mais l'imaginez-vous l'ayant fait lui-même ? et Montaigne avait-il au moins l'excuse d'avoir été à même de sauver sa vie ?

Ne pas broyer et regimber contre ce qui broie les forces, les valeurs vitales, Nietzsche le veut, tout comme Montaigne. Mais pour se servir de ces forces, de ces valeurs, et non pour en jouir. Pour affirmer avec tout cela et pas pour dire : non. De quoi donc est nourrie sa « volonté de puissance » sinon de tout ce que Montaigne libère pour n'en faire qu'un usage puéril ? Jusqu'à quand ferons-nous confusion entre les hommes pour de vagues ressemblances de textes et d'idées ? Sur la route de Nietzsche, je ne vois guère que Pascal, bien qu'ils se soient placés d'eux-mêmes aux deux extrêmes de l'esprit. Et lorsqu'une feuille allemande vous pose cette question : « Quel est l'homme en France qui tient la place de Goethe ? », n'hésitez pas ; ce n'est pas Montaigne qu'il faut répondre, comme le fit Gide, ni même Montaigne et Pascal (Thibaudet ne saurait assez donner en échange de Goethe), mais Pascal tout court. Si peu que Goethe et Pascal s'accordent, il m'importe qu'ils soient seuls à avoir donné de l'attitude de l'homme devant la vie, une image épaisse, dramatique.

(1) Je crains de mal traduire par « le Démon » ou même par « le Démon-

Pascal, même au sein de son Dieu, ne saurait ignorer l'homme, et Goethe, en plein dans son homme, n'oublie point le Démon (1). L'un a choisi le ciel, mais la terre reste son ombre, l'autre a choisi la terre qu'il a toute peinte de ciel. Que feraient-ils tous les deux de Montaigne ? Il reste encore ceci que, si Montaigne n'avait pas, par incertitude et doute volontaire abouti à une règle de lâcheté, Pascal eût été bien embêté de peindre lui-même la misère humaine sur le vif, afin de pouvoir entreprendre de la guérir. Pour Pascal, il suffit presque que Montaigne ait parlé de telle ou telle chose (et de quoi Montaigne n'a-t-il pas parlé) pour qu'il y flaire un danger ; c'est l'apologie de ça et non l'existence de ça, qui lui fait peur. Ce qu'il suspecte le plus en Montaigne, ce n'est pas l'usage qu'en tire Montaigne lui-même, mais justement l'usage qu'en fera Nietzsche, qui, lui, ne se sera pas tenu à la règle du laisser-aller, mais aura traité ces faits délivrés par le doute, comme des forces libres, comme des béliers tournés contre Dieu. Et c'est Pascal et non Montaigne qui voit plus loin que son nez et que le nez de Montaigne. Mais lorsque Nietzsche fait sortir un homme en plein midi, la lanterne allumée, pour crier : « Nous avons tué Dieu, nous sommes pleins du sang de Dieu ! », de combien est-il plus proche de Pascal que de Montaigne !

Certes, je comprends bien que Gide se trouve, en « suivant Montaigne », malgré son air enjoué, dans une pénible impasse. J'aurais mauvaise grâce de l'y acculer ; je lui tendrais volontiers une corde ; mais ai-je assez de force pour l'en tirer ? Je voudrais, d'autre part, être sûr que s'il triche au jeu (1) et met Montaigne sur la route de Nietzsche,

niaque » ces Forces, ces Décisions que Goethe appelait *das dämonische*. Mais peut-être devrait-on mettre : le démonique.

(1) L'intelligence hors-série de Gide étant à l'abri du moindre soupçon d'irresponsabilité, de lapsus, ou d'acte manqué.

c'est pour nous cacher son doute, et voudrais être sûr qu'il souffre de son doute ; je l'aimerais davantage s'il jouait parfois à découvert, et partant m'empêchait de penser que s'il fait ceci c'est par coquetterie littéraire, pour ménager son ambition de satisfaire à tous les goûts des générations à venir, être prêt à toutes les sollicitations possibles, avoir un « Montaigne » sous la main si l'avenir est aux humanistes, et un *Numquid et tu* à portée, si la religion venait à triompher (1). Si Montaigne n'est pas toujours un mauvais maître — il ne l'était pas pour Pascal, qui a montré comment il fallait s'en servir — il l'est certainement pour Gide (« Et Montaigne est absolument pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et aux vices », dit Pascal à M. de Sacy dans le célèbre entretien.) Quand on a tant soit peu lu Nietzsche et pratiqué Dostoïewski, et Dieu sait combien Gide a mis de ferveur à se laisser troubler par l'un et l'autre (2), le goût pour Montaigne, et à tel point qu'il puisse le prendre pour lui-même, ne peut nullement signifier une marche en avant, mais l'abandon de quelque chose. Nietzsche n'écrivait-il donc pas, et c'est là qu'il le faut chercher : « Quelle quantité de vérité un esprit supporte-t-il, et quelle quantité de vérité ose-t-il ? Ce fut là pour moi la véritable toise de valeur. L'erreur est une lâcheté. » (*La Volonté de Puissance*). Sur une telle conception de la vérité, qui est proportionnelle à la quantité de courage que l'on ose, nous ne pouvons différer d'avis. Le « que sçai-je » de Montaigne est bien à ce point de vue une lâcheté. Mais cette confusion me paraît d'autant plus étonnante de la part de Gide, surtout après avoir lu dans *Si le*

(1) « Il y a du reste dans ton cas, — écrit Gide de lui-même — beaucoup plus de manie que de désir véritable — manie de collectionneur qui se doit (souligné par Gide) de ne pas laisser échapper cette pièce... » — *Numquid et Tu*, p. 22.

(2) Il est vrai que, chaque fois que Gide se laisse troubler, c'est plutôt dans le sens d'une augmentation de joie que dans celui du désespoir.

grain ne meurt la narration de tel événement de son enfance, lorsqu'il éprouva, en faisant l'expérience dite de « l'harmonica chimique », que certains corps sont explosifs, voire dangereux. « A partir de ce jour, dit-il, je lus ma chimie d'un tout autre œil. Comme Dieu départage les justes et les injustes, je désignais d'un crayon bleu les corps tranquilles, ceux avec lesquels il y avait plaisir à commercer ; d'un crayon rouge, tous ceux qui se comportent d'une façon douteuse ou terrible. » A une si pénétrante lucidité, à un esprit tellement *présent* qu'il lui a été donné de poser quelques-unes des questions les plus osées de ce temps, il ne pouvait pas échapper, sans une raison secrète — était-ce seulement prudence ? — qu'entre Montaigne et Nietzsche d'une part, entre Montaigne et le Christ d'autre part, il ne pouvait rien y avoir de commun, ni que la même route ne saurait leur convenir, Montaigne étant bien un esprit tranquille « avec lequel il y a plaisir à commercer » et de ce fait séparé à jamais du Christ, ou bien de Nietzsche, de Dostoïevsky, qui sont, eux, de ces corps infréquentables « qui se comportent d'une façon douteuse ou terrible ».

Voilà des années que Gide nous propose, qu'il n'a pas une minute hésité à nous proposer, ce précepte de l'Evangile : « celui qui voudra sauver sa vie la perdra », qu'il traduit par : « C'est ici le centre mystérieux de la morale chrétienne, le secret divin du bonheur : l'individu triomphe dans le renoncement à l'individuel. » (*Numquid et tu*). Voilà des années que Gide nous propose, plus qu'il ne l'insinue, ce verset de Saint Jean : « Si le grain ne meurt après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. » (1). Il est grand temps de nous demander si jamais Gide a tiré de la méditation la plus profonde de sa vie, de son démon en quelque sorte, les

(1) « Se préférer, — voilà la faute », écrivait encore Gide dans le *traité de Narcisse*.

conséquences vraies qu'elle impliquait ; de lui demander si vraiment il s'est jamais appliqué. — la réussite m'importe peu — ne fût-ce que pour cinq minutes, à renoncer à l'individuel ? d'une telle conviction profonde (1), certains exercices spirituels fatalement devaient découler. Cherchons-les. Quand Gide a-t-il jamais quitté l'individuel ? Est-ce alors qu'il se sert du Christ plus qu'il ne le sert ? (2), ou bien lorsque, sans nous prévenir qu'il quitte le Christ, il avoue avoir fait sienne la substance de Montaigne ? Dans cette prédication inlassable de Gide, j'aimerais voir autre chose qu'une intelligente « attitude », autre chose qu'une vérité de raison jamais vécue véritablement et éprouvée par son être entier, et voudrais être certain qu'à tel moment de sa vie — fût-il unique — il a renoncé

(1) Une des rares convictions soutenues de Gide et qui donnent à sa versatilité une certaine ossature.

(2) « Je ne trouve pas précisément des défenses et de prohibitions dans la lettre de l'Évangile », écrit Gide dans ses *Nouvelles Nourritures*. (Texte publié par *Littérature*, 1920.)

Mais alors, pourquoi Gide avoue-t-il, dans une belle prière (trop belle à mon gré), qu'il ne saurait, jeté en terre, accepter de mourir, même à la condition de porter beaucoup de fruits : « Pardon, Seigneur, oui, je sais que je mens. C'est que cette chair que je hais, je l'aime encore plus que Vous-Même. Je meurs de n'épuiser pas son attrait. Je vous demande de m'aider, mais sans renoncement véritable. » (*Numquid et Tu*, p. 73-74). N'y aurait-il donc que la « défense » et la « prohibition » de la chair que c'est déjà suffisant, il me semble.

Ailleurs, dans sa lettre à Schwob, publiée par la *N. R. F.*, Gide appelle le « ne-pas-en-sentir-le-besoin », l'état de l'homme seul, satisfait d'être seul, mais, se rappelant peut-être de l'existence de *Numquid et Tu*, il écrit : « Il est certain qu'après l'avoir éprouvée (cette contradiction) en moi-même durant une longue période de jeunesse (et même avec quelques rechutes plus tard) j'y ai mis bon ordre par la suite. » Y mettre bon ordre... Pourquoi donc son accent me semble-t-il plus sincère ici, plus certain de soi, que lorsqu'il affirme avoir le « mépris de sa sagesse ». « J'y ai mis bon ordre », voilà que le « je » de Gide surgit, qu'il affirme vouloir absolument sauver sa vie, mais non plus au risque de la perdre — car il supprime le risque. Cette fois-ci, Gide sait que le « je méprise ma sagesse » n'est qu'un mot, qu'une rechute morale, un caprice et refuse à Dieu le pouvoir de le perdre. « J'y ai mis bon ordre », Gide ne peut pas ignorer que cela veut dire : j'ai supprimé Dieu. Je lui souhaiterais seulement que cette malheureuse phrase ne fût pas considérée plus tard comme un point de départ pour juger de sa création artistique.

à quoi que ce soit, à la joie bon marché de l'artiste, par exemple, ou aux bas plaisirs de la curiosité — et au cas où il s'est trouvé incapable de vivre sa vérité, à quel moment a-t-il tranché le malentendu et confessé publiquement sa souffrance de n'avoir pu le faire, la honte de son impuissance ? J'ai beau chercher le grand cri de son renoncement, l'heure où il s'est maudit lui-même (1).

Evidemment, si Dieu existe, il s'agit bien d'une affaire entre Gide et lui. Je sais que Gide prétend s'être résigné à ne gagner qu'en appel. Mais était-ce à Montaigne qu'il devait en appeler de Dieu, alors que c'est précisément devant Dieu, que Pascal en appelait des décisions de Rome ? Entre Dieu et Gide, cependant, je n'ai pas à me mêler, et encore moins à pardonner à Gide ou à lui faire des remontrances. Sa faiblesse, je la comprends plus peut-être que je n'eusse compris sa force. Je ne peux lui demander plus de courage que je n'en ai, ni prétendre de lui ce que je ne pourrais de moi-même prétendre. Je ne lui demande que de ne pas entretenir un malentendu pénible, de ne pas vouloir me tromper sur la véritable issue. Mais des reproches, il faut bien lui en faire tout de même ; car si Gide a renoncé à appliquer les préceptes des Evangiles — les préceptes qu'il a choisis tout seul dans les Evangiles — à ses actes moraux, il n'a cessé de les appliquer là où ils avaient le moins à faire, dans la discipline de son art, dans l'économie de son style. Et des doutes me viennent sur la pureté et le courage de sa recherche, le voyant employer le même ton, la même résonance intérieure, à ne pas conclure dès que des difficultés s'amoncellent sur son chemin, ici pour ne pas avouer qu'il ne croit pas aux miracles du Christ, et

(1) Car cela ne saurait me suffir qu'il nous avertisse paisiblement dans la préface de *Numquid et Tu* que l'état qui a suivi la création du livre n'est peut-être pas « tout-à-fait le même » et que c'est par « honnêteté » qu'il en prévient le lecteur puisqu'il ajoute de son propre gré : « Sans doute le signerais-je encore aujourd'hui de tout mon cœur. »

là pour ne pas soutenir ses doutes sur la conversion réelle de Montaigne (1).

A le voir se dérober à ces questions fondamentales — à ce qui est le plus important — je comprends bien que Gide se veut rendre insolvable. Mais qui égare-t-il ? car je ne marche pas ; et je le soupçonne fort d'avoir de la peine à se tromper soi-même. Et de nous deux, s'il essaie de me tromper, sans résultat d'ailleurs, le risque le plus fort, c'est encore lui qui le court. Et ce risque n'engage pas qu'un instant de sa vie. Si l'éternité est donnée tout de suite, et sur terre seulement à celui qui a la foi, c'est Gide qui la perd surtout, goutte à goutte, comme un beau vase poreux. Si l'éternité n'est pas la joie, et si les joies terrestres paient mieux leurs serviteurs, pourquoi avoir affirmé le contraire ? Car personne ne nous croira, qu'entre deux joies qui nous sont données, on puisse délibérément préférer la moindre. Et si l'éternité n'est pas du tout, n'est

(1) Voici les textes, bien qu'un peu longs :

« Est-ce donc que vous ne croyez pas à ses miracles ? »

« — N'acculez donc pas ma raison. Vous savez bien que je ne la mets pas en avant. Il me serait aujourd'hui prouvé que le Christ n'a pas accompli ses miracles, ma confiance en sa voix n'en serait pas ébranlée... »

« — Bref, vous ne croyez pas à ses miracles. »

« — Quoi ! ce sont les miracles qui vous le font tenir pour divin ? Quoi ! vous aussi, pour croire en lui, vous avez besoin d'un miracle... »

« — Bref, vous ne croyez pas... »

« — Je vous laisse le dernier mot ! »

(*Numquid et Tu.*)

Le second texte :

« Quoi ! vous n'admettez pas que cette conversion *in extremis* soit sincère ? »

« — Il se peut qu'elle le soit. Je l'admettrais plus volontiers si l'épouse n'était point là. »

« — Quoi ! vous n'accordez pas à Dieu, pour illuminer l'âme du mourant, ce recours ? »

« — Accordons, accordons bien vite. Qu'il en soit comme vous voudrez. »

Ici et là, ce que Gide abandonne, c'est la possibilité des miracles de Dieu. Et, je le comprends très bien — mais pourquoi alors affirmer sans sourciller : « Vous savez... que je ne mets pas ma raison en avant », et ailleurs : « J'ai le mépris de ma sagesse... »

que fumée, et qu'il n'a fait là-dessus que de la « littérature », quelle punition pour lui sera assez grande ? et plus grande pour l'avoir rendue belle, étoffée de tous les artifices de son art ?

S'il s'agit de renoncer à l'individuel, qu'attend-il, Gide, pour le faire ? Et si le grain de blé qui ne meurt doit inévitablement demeurer seul, pourquoi Gide ne meurt-il pas ? Il est bon, dans une vie d'homme troublée par le vain songe de l'impossible, d'être au moins quitte envers soi-même. « J'ai voulu aimer le Christ, mais je n'ai vraiment pu aimer que Montaigne. » Voilà le franc aveu auquel je ne pourrais rester insensible ; mais de cet aveu j'en aurais grand besoin. Je ne saurais admettre qu'à ce carrefour mortel Gide devint brusquement prudent et ralentit, et prit ces petites précautions (« sur la route même de Nietzsche, Montaigne... ») pour aborder enfin le « tournant dangereux ». Ici ce n'est plus la prudence à la Montaigne qui pourra le sauver. Que ne se souvient-il pas plus souvent qu'il ne le fait, du proverbe de Blake qu'il a traduit de l'anglais et qu'il nous a proposé jusque dans son livre sur Dostoïewsky : « Si le fou persévérât dans sa folie, il deviendrait sage » ?

